Justice et mesure
Etude conceptuelle

Etre juste, c'est, dit-on, donner à chacun ce à quoi il a droit, et le problème de la justice ne peut dès lors être indépendant du problème de la mesure, puisqu'il s'agit de mesurer ce que l'on donne à la mesure propre de qui reçoit. Comment répartir ? Quelle étrange calcul doit-on produire pour savoir combien donner à chacun, et selon quelle proportion entre les uns et les autres !En un sens, le problème de la mesure est le problème de la justice, si la justice prétend attribuer objectivement une quantité de biens matériels ou moraux à celui qui le mérite, dans la mesure précise où il le mérite. On ne s'étonnera donc pas que la grande réflexion grecque, exemplairement Platon et Aristote, ait toujours relié le problème du juste à celui de « la juste mesure », car c'est à la condition de mesurer/estimer qualitativement la valeur de l'individu que je peux espérer mesurer/quantifier les dons que je lui fais, le salaire que je lui dois, la reconnaissance sociale qui lui est naturellement due. Si le problème de la justice est celui de la mesure juste de ce qu'on donne, de l'évaluation juste de celui à qui on donne, de la bonne appréciation des raisons de notre don, l'homme juste aura par excellence une certaine science de la mesure. Mais cette science de la mesure n'a rien d'une science de la quantité (comme celle des poids ou des nombres), puisqu''il s'agit en l'espèce de juger la plupart du temps de données qualitatives : ce que vaut un homme, ce que vaut l'honneur que je lui rends, ce que vaut le motif au nom duquel je lui donne mon estime, toutes choses qu'aucune balance, qu'aucun boulier, qu'aucune calculatrice ne pourront jamais fixer. L'homme juste serait donc celui qui aurait cette science de la mesure qualitative qui consiste moins à compter qu'à ordonner (celui-ci vaut plus qu'un autre, cela vaut plus que ceci, cette raison de donner prime sur celle-ci…).

Mais comment comprendre cette science qui ordonne les biens, les individus, les besoins, afin de rétribuer chacun comme il se doit ? On n'évalue pas la qualité d'un homme comme on pèse de la viande ; on ne mesure pas ses besoins abstraitement, puisque tel homme peut désirer des biens très différents de tel autre, et considérer par exemple que la reconnaissance sociale compte davantage que l'argent, ou même que la nourriture ; on ne juge pas des motifs qui nous encourage à rétribuer chacun, sans poser la question du poids de ces motifs (au

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 6 pages.

Culture Générale

Justice et mesure

regard de la raison). Pourtant, la pensée grecque a tenté de résoudre cette difficulté en pensant d'une manière profonde l'idée de mesure, et la possibilité d'une science de la mesure, une *métrétique*, qui ne jugerait pas du plus ou du moins (quantité), mais de l'excès et du défaut (qualité) par rapport à une juste mesure. Il y a la science de la mesure quantitative, qui regarde le grand et le petit : telle chose mesure « tant de plus » que telle autre chose. Cet arbre est plus grand de deux « mètres » que celui-ci. Mais il y a aussi une ***métrétique qualitative***, qui opère des distinctions selon l' excès et le défaut. C'est peut-être une telle ***métrétique qualitative*** qu'il faut employer pour déterminer une juste mesure dans l'usage des plaisirs : ni trop (car la vie d'un homme voué au plaisir devient alors celle d'un animal), ni trop peu (car comme le dit Socrate dans le *Philèbe*, dialogue platonicien tardif, la vie d'un sage qui ne connaîtrait aucun plaisir, serait peu enviable). C'est à chacun de savoir doser ses plaisirs, comme on dose sa nourriture : pour ne pas enfler, ou pour ne pas dépérir. Cela suppose l'art de savoir ce qu'il convient (de faire, de prendre, d'éprouver), au moment où cela convient pour nous. Dans le *Philèbe*, Socrate compare ainsi le plaisir à une puissance d'illimitation, d'indétermination, de démesure, si l'on veut, qui doit être déterminé, limité, borné, par une mesure de sagesse[1].Comme l'écrit Platon :

> « Ce qui dans notre propos ou bien encore dans nos actes, excède la nature de la juste mesure, ou sur quoi celle-ci a excès, ne dirons-nous pas, cette fois, que nous y trouvons au plus haut point ce qui différencie ceux d'entre nous qui sont mauvais et ceux qui sont bons ? … En conséquence, il y a lieu de poser, à l'égard du grand et du petit, ces modes doubles d'existence et de discrimination ; mais, au lieu qu'on doive, comme nous le disions tout à l'heure, uniquement envisager leurs relations mutuelles il faut bien plutôt parler, d'une part, du mode de différence et de discrimination qu'ils ont mutuellement, et, d'autre part, de celui qu'ils ont par rapport à la juste mesure… » Le Politique (283e).

C'est finalement à bien comprendre cette thèse d'une science de la mesure qualitative, capable de fixer la juste mesure d'un sentiment, d'une passion, d'une conduite, de telle sorte que tout excès ou manque soit écarté, qu'il faudra s'attacher : car l'homme juste est celui qui sait ajuster son être à l'ordre du monde, non pas l'ordre des simples événements mais l'ordre naturel des valeurs qu'ont les

[1] Sur la promotion de la catégorie de la mesure (*metrion*) comme catégorie principielle dans le Philèbe, voir J.-F. Mattéi, *Platon et le Miroir du Mythe*, PUF, pp.240-246.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

hommes et les choses. La valeur d'un homme, d'un besoin, d'une raison, ne se quantifie pas, même si ces valeurs peuvent, semble-t-il, se hiérarchiser : tel homme, tel besoin, telle raison, peuvent compter davantage que tels autres hommes, besoins ou raisons, à condition que les principes qui permettent de hiérarchiser les uns et les autres soient suffisamment clairs….Si l'on juge les hommes sur le courage, il sera juste de donner le plus au plus courageux, et l'homme juste ne sera pas seulement celui qui saura qui est réellement le plus courageux dans une société donnée, selon cette métrétique qualitative qui le fait juger justement et sans erreur des qualités d'autrui, mais ce sera également celui qui aura cette science de la hiérarchie des valeurs qui lui fait juger justement des hommes sur leur courage, et non pas, par exemple, sur leur argent. La métrétique qualitative de l'homme juste serait donc une double science de l'ordre : l'homme juste est celui qui mesure/ordonne correctement les valeurs en fonction desquelles il est juste de juger les gens et de leur donner ce qui leur revient, et l'homme juste est aussi celui qui, selon cette échelle juste de valeurs (Principes du jugement: il juge avec justice que le courage vaut plus que l'argent), ordonne au plus juste (il « tombe juste ») les qualités qui reviennent effectivement à chacun (il juge avec justesse que A est plus courageux que B, lors même qu'il est bien difficile de décider de ce genre de choses…) Mais on aura compris que cette double science de l'ordre (classement juste des normes et classement juste de ce qui est normé ou évalué en fonction de cette échelle de valeurs), qui semble constituer idéalement la science de l'homme juste qui mesure comme il faut la valeurs des hommes et des biens dans la répartition qu'il fait, est on ne peut plus problématique.

I. LA MESURE ENTRE METIS ET THEMIS.

Aristote rapporte au premier livre de ses *Politiques* que le premier philosophe à avoir tenté de parler de l'ordre politique le meilleur fut Hippodamos. Certes, d'autres philosophes avaient parlé avant lui des affaires de la Cité (*polis*), mais Hippodamos fut le premier à se poser la question de l'ordre politique le meilleur. Mais comme le rappelle Leo Strauss dans la *Cité et l'homme* :

> « Pour Aristote, la philosophie politique est avant tout la quête de l'ordre politique le meilleur selon la nature partout, et pourrions-nous ajouter, toujours. »

Hippodamos fut donc le premier à poser la question du politique en terme d'idéal (idéal ne doit pas être ici compris comme une vision abstraite, ou utopique, mais

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

comme la clarification de ce qu'une Cité devrait être pour être une Cité parfaite) : quel *nomos*, ou Loi, une Cité devait-elle avoir pour être parfaitement juste, afin qu'elle fût conforme à la nature pleinement réalisée ou accomplie (*phusis*) d'une Cité ?

> « Le meilleur ordre politique proposé par Hippodamos se distingue par une simplicité inhabituelle : le corps des citoyens doit consister en 10 000 hommes et se diviser en trois ; la terre doit être divisé en trois ; il n'y a que trois genres de lois, car il n'y a que trois choses pour lesquelles il puisse y avoir des procès. »
> Léo Strauss, *La Cité et l'Homme*

Hippodamos avait donc comme une obsession du chiffre trois qui lui permettait de soumettre toutes choses à une même loi numérique, la même loi pour tous (isonomie). La cité juste serait donc la cité qui serait mesurée/ normée par une règle rationnelle, dont toute la rationalité n'était d'ailleurs qu'arithmétique. Dès le début de la réflexion politique, comme on le voit, justice et mesure ont fait bon ménage : si la communauté était bien partagée, bien nombrée, si l'on calculait au plus juste le nombre des procès possibles, si l'on quantifiait rationnellement la terre qui devait revenir à chacun, nous vivrions dans une Cité pacifiée par le chiffre 3…Cette idée prête évidemment à rire, mais, en son principe, elle n'est pas éloignée de toutes les tentatives de rationalisation scientifique de la vie politique. Ce qu'en somme Hippodamos prétendait faire, c'était appliquer les mathématiques (une certaine mythologie des nombres) à la réalité humaine, exactement comme aujourd'hui certains peuvent être tentés d'appliquer une rationalité technique (une certaine mythologie de l'efficacité) à nos sociétés. Sur le principe, donc, rien de risible : si le chiffre 3 régit la nature toute entière, pourquoi ne pas l'appliquer systématiquement dans la Cité ? Si la technique a montré le pouvoir de l'homme sur la nature, pourquoi ne pas considérer que la compétence politique est d'ordre technique : le haut fonctionnaire, l'économiste, l'ingénieur, voire le philosophe, n'en savent-ils pas un peu plus long que le tout venant des électeurs ?

Mais, comme le remarque Aristote, la chose politique ne relève peut-être pas de la même rationalité que celle des mathématiques, ou de la technique ; et la compétence du mathématicien, ou du technicien, est peut-être inapte à prendre la mesure de la spécificité de la réalité politique. Le mathématicien a affaire à des réalités immuables, le technicien à des relations puissantes de causalité, le politique affronte quant à lui le monde des actions humaines, avec leur inévitable contingence et leur rationalité singulière. Si la loi doit être juste, elle ne doit pas l'être au sens où un calcul est juste, ou au sens où un mécanisme marche, mais

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 6 pages.